

Autor: Jean-Jacques Moscovitz – Psychanalyse Actuelle

Título: *Corps et symptôme, quelle méprise?*

Dispositivo: Plenarios

---

« **Expérience de la psychanalyse** » est-il écrit dans l'argument, soit selon moi expérience entre sens et registre du réel.

Lacan soulignait combien il n'était pas nominaliste, « il ne s'agit pas de nommer le réel », disait-il, car le discours scientifique et surtout l'analytique ne trouvent ce réel qu'à ce qu'il dépende de la fonction du **semblant**... ». Le discours analytique en a la charge pour dire au névrosé qu'à ne pas le savoir, en en cherchant sans cesse la prise sans en reconnaître la **méprise**, rien de créatif ne peut lui arriver s'il reste du côté du sens et ainsi ne pas accéder à ce registre du réel.

D'où mon titre : « **Corps, sujet supposé savoir, quelle méprise ?** »

Je pars d'un exemple, d'une rencontre, celle avec Ray Charles, dont on sait qu'il était aveugle, pianiste, chanteur. Après un récital, j'ai pu le rencontrer et ce fut un moment déconcertant, à la limite du trauma, et qui s'est terminé par un rire et une véritable rencontre. Pour me reconnaître, il a effleuré mon corps de ses mains sans jamais me toucher, tout en dansant. Du coup je me suis mis moi-même à danser, étant sorti de la sidération du départ. Est née ainsi une sorte d'inscription dans le corps, de ce que j'appelle visage psychique, celui de l'intériorité proprement dite perçue en l'autre où corps et réel de l'objet se nouent en événement de parole.

Par la voix et le geste, ce fut une très belle leçon de vie, de pacte contre le « tu ne tueras point » dont parlent Levinas et aussi bien Freud. Freud en parle en effet à propos des violences de la pulsion et des violences de la parole. Il ne les nomme pas en termes proprement dits de violence puisqu'il utilise les termes de vie pulsionnelle en référence à la vie de la parole, soit à la réalité psychique... Rappelons-nous de l'insulte envers le père de Freud où un passant jette à terre son chapeau, ce qui du fait du silence de son père à ce moment-là, a participé sans doute à l'écriture de la Traumdeutung et a fondé sa découverte.

C'est que vie pulsionnelle et parole en conflit sont aussi en créativité réciproques, telle qu'une rencontre, celle très ponctuelle avec Ray Charles, crée du visage. Le regard du fait, ici, de l'absence de l'œil, est plus présent encore par ce quelque

chose, objet petit a, déduit dans l'entre deux présences de corps, un éprouvé de corps du fait d'un tel exil du regard au registre sensoriel qui d'ordinaire permet de **poser un regard**.

Dire expérience de corps dans l'analyse, c'est celui de l'autre comme lieu de l'Autre qui interpelle l'analysant. Ici donc supposition de savoir et promesse de sujet convoquent leur méprise, celle du transfert. Avec Ray Charles cette méprise, propre au semblant était quasi palpable dans ce moment que je relate. Cet exil de l'oeil fait surgir un visage, ce lieu du corps qui est parole, c'est la parole.

Exemple de l'enfant infans qui sans sourciller fixe un regard vers l'adulte qui, lui, est alors saisi d'une sorte de paix à le lui rendre, mais souvent avec gêne et aussi avec joie.

Là aussi le semblant inhérent au parlêtre est quasi palpable, il est éclairage déjà là des paroles à venir, soit de la castration symbolique propre au mot, au vide dans le mot, vide autour de quoi le semblant fait méprise.

Je me suis dit dans ce mutuel frôlement dansant avec Ray Charles, que c'était comme s'il me lisait ... et cela m'a rappelé Huo da Tong, lors de l'une des ses venues à Psychanalyse actuelle, quand il avait évoqué combien l'enfant parlant avec ses mains aurait permis en partie la naissance et l'écriture chinoise.

Comme un joke peut-être, paraphrasons le 1<sup>er</sup> énoncé dans L'étourdit : 1<sup>o</sup> qu'on dise, c'est qu'on danse 2<sup>o</sup> teste oublié, voilà le non su renvoyant au gestuel inscrit dans le corps, 3<sup>o</sup> derrière ce qui se dit, c'est à dire produit du dit et aussi de la lettre 4<sup>o</sup> dans ce qui s'entend, dans ce qui se bruite, se fait bruit et musique ....

Donc dimension de lettre et du corps, et cela non sans angoisse. Ainsi l'exemple du tournant dans sa cure chez un écrivain, qui dit *Je suis l'auteur de la castration de ma mère et le phallus castré. Il accède là à ce point de semblant qui cerne un réel*. Clinique propre à l'acte d'écrire de l'écrivain, qui dit, pas sans une angoisse terrébrante « Jusqu'à présent, je n'arrivais plus à écrire *vraiment*. Parlé par ma mère : j'écrivais un texte mais il sonnait *faux*. C'était une *écriture sans création*, une répétition des textes précédents. « Pour la première fois, dit-il, j'ai eu l'impression que l'inconscient écrivait, pour ainsi dire, avant moi, et pour aller plus vite encore, il m'a suggéré l'acronyme HMMM qui m'a fait venir faire mon analyse. Il écrit cela avec une apostrophe entre a et m du mot amour Hacher a'Mour Ma Mère. Il use de

la lalangue en produisant une telle siglaison qui fait bloc et lien à l'angoisse comme sensation de l'existence de l'Autre, avec son grand A.

Angoisse et corps, une citation de Lacan du séminaire *L'angoisse*, séance du 8 mai 1963) » d'il y a 46 ANS jour pour jour :

« Il y a toujours dans le corps, et du fait même de cet engagement de la dialectique signifiante, quelque chose de séparé, quelque chose de statufié, quelque chose de, dès lors, inerte, qu'il y a la livre de chair . Livre de chair qui ouvre à la présence de la dette et de l'objet. dans des analyses où existe quelque chose d'exilé du corps, que l'expérience psychanalytique permet non pas de récupérer mais d'indiquer, de faire index, celle d'une anse sur le réel. En particulier, je veux parler de ceux dont le corps devient ennemi du sujet, corps des celles et de ceux atteints de maladie grave au cours de leur analyse ou qui viennent les 1<sup>ères</sup> fois pour cela.

Dans des analyses en cours le corps devient ennemi du sujet. On voit cela aussi en chirurgie esthétique chez des femmes d'un certain âge au visage refait par des virtuoses, chirurgiens ou dermatologues, où le botox concrétise le phallus dans le réel... Souvent après ce traitement esthétique apparaît une demande d'analyse. Bon nombre de nos collègues femmes en savent quelque chose, après l'opération vont-elles ou pas faire une tranche ? c'est le mot qui convient. Ma question concerne le semblant, le vide dans le mot bouché ou non par le botox pour être toujours belles ? peut-être vont elles nous en parler...

Il y a là une question : Que la beauté accède au visage de mon prochain, de ma prochaine, est-ce parce qu'il re-naît sans cesse d'être habité par la parole. Afin jour à jour d'être un peu plus artiste de sa vie... ? c'est un des vrais résultats de l'expérience d'une psychanalyse personnelle coté corps à en lever quelque inhibition, quel que soit l'âge.

On reproche à la psychanalyse de ne pas tenir compte du corps. Certes l'analyste ne se certifie pas dans son acte de par son corps, car ce lieu du corps est de l'ordre de la supposition, lieu supposé de jouissance, telle qu'il y a là promesse de signifiant, mettant le sujet en perspective, soit ce qui est équivalent à une « valeur jouissante du signifiant » où s'ouvre ici un écart, une différence.

**Ecart entre singulier et collectif, entre sujet et politique.**

Au niveau du politique, qu'en est il en effet du corps dans l'histoire européenne, l'histoire face à la structure. Je rappelle ici l'écho de Lacan donné à James Joyce en 1975 :

« l'histoire n'étant rien de plus qu'une fuite, dont ne se racontent que des exodes. (...). Ne participent à l'histoire que les déportés : puisque l'homme a un corps, c'est par le corps qu'on l'a. Envers de l'*habeas corpus*.

Relisez l'histoire : c'est tout ce qui s'y lit de vrai. Ceux qui croient faire cause dans son remue-ménage sont eux aussi des déplacés sans doute d'un exil qu'ils ont délibéré, mais de s'en faire escabeau les aveugle... »

Ce « dispose de ton corps », *habeas corpus*, a trait à nos travaux puisque c'est le principe général de la liberté individuelle, la libre disposition par le citoyen de sa personne et de ses biens et ce depuis la grande Charte anglaise de 1215 puis codifiée par la révolution française et les droits de l'homme tant mis à mal au XX<sup>e</sup> siècle

Au niveau du sujet c'est d'équivoque signifiante dont il s'agit car c'est bien le meilleur chemin vers l'inconscient dans la cure, soit d'aller batailler contre le symptôme, contre la jouissance phallique, « ce parasite parolier ». Et cela par rapport à la fonction poétique réévaluée par Lacan dans l'écriture non alphabétique du discours psychanalytique.

L'argument de notre Congrès indique que fonction poétique et pratique de la langue participent du corps parlant. Je veux dire que la clinique psychanalytique est une clinique de la bribe de mot tel que le chant et le poème l'évoquent, là où se jouxtent, propre à la texture poétique de l'inconscient, équivoque et corps parlant.

Sinon, sans ces croisements-là, se produit une chute de la fiabilité de l'humain parlant, ce qui nous convoque alors au vacarme et aux violences du monde dont nous sommes de plus en plus témoins actifs à accepter de les entendre comme analyste malgré le trop de sens. Et où surgit un « à quoi bon alors la métaphore », s'il y a risque majeur de chute de l'équivocité, où, en même temps que « le réel pâtit du signifiant », surgit aussi le contraire, quand le signifiant pâtit du réel.

D'où les appels aux artistes et aux psychanalystes, à celles et à ceux qui sont accrochés à la parole, afin qu'il y ait du « parlêtre » équivalent à l'inconscient, comme si on pouvait veiller à ce qui peut arriver à l'équivocité signifiante.

---